

Introduction générale

« *Revindico una vida en el más allá con persistencia de la memoria*¹. »

Salvador Dalí.

Il s'appelait Ireneo Funes. Il était uruguayen, grand fumeur et, surtout, il avait un *don* : il se souvenait de tout. Le curieux personnage que Jorge Luis Borges imagine dans son conte « Funes el memorioso² » ne nous laisse pas indifférents. Comment serait en effet une vie dans laquelle on pourrait connaître l'heure sans même regarder une montre, parce que notre esprit serait capable d'enregistrer chaque seconde qui passe? Comment serait une vie dans laquelle on se rappellerait la forme de chaque nuage, à peine perçu, telle journée ou une telle autre? Malgré tout effort spéculatif ou tout artifice fictionnel mettant en scène une vie pareille, nous ne le saurons jamais vraiment.

S'il est aujourd'hui admis que nous sommes des êtres de mémoire, nous savons aussi qu'il n'y a pas de mémoire sans oubli. Outre notre incapacité psychique à tout enregistrer, incapacité à rebours de laquelle Borges bâtit son personnage, philosophes et historiens (mais pas seulement) ont montré combien mémoire et oubli sont fortement imbriqués. Cette imbrication relèverait d'une opération de sélection (consciente ou non), susceptible de se décliner en programme (thérapeutique ou idéologique), que Paul Ricoeur interroge en termes d'us et abus de la mémoire³.

Dans les domaines des Antilles francophones et de l'Amérique latine hispanophone, marqués à différents degrés par le passé de la traite négrière et de

1. « Je réclame une vie dans l'au-delà avec persistance de la mémoire ». Sauf mention contraire, toutes les traductions ont été assurées par mes soins.

2. BORGES Jorge Luis, *Ficciones*, Buenos Aires, Emecé Editores, 1944.

3. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 67-111.

l'esclavage, la littérature non seulement s'intéresse à cette histoire, mais la fouille, la réécrit, voire la contredit. C'est sur le plan des imaginaires, des acteurs et de la représentation des portraits et des expériences de ces derniers que des récits fictionnels sur l'esclavage viennent en effet infléchir des discours tenus pour « dominants », car produits à partir de catégories et de modèles sous-tendant le pouvoir des anciens empires. Dans cette ambition de l'écrivain « de faire de la littérature une pratique de connaissance : de rattraper, de corriger et, au besoin, d'inventorier les éléments du savoir qui s'est accumulé sur ces sociétés depuis de nombreux siècles de formations discursives en Occident⁴ », l'on constate toutefois que ladite connaissance se conjugue souvent au masculin. Non pas que les personnages des femmes esclaves⁵ soient absents, ou que leur voix soit obliérée, mais que leur expérience, dans toute sa complexité et ses nuances, est racontée en second plan. Cet effacement s'est fait dans plusieurs cas au profit de l'édification d'une figure valorisante du Noir (mâle) – contre-modèle du portrait de l'esclave, tantôt victime, tantôt personnage pathologique ou dérisoire, mis en avant par les littératures européennes (XVII^e-XIX^e siècles) –, tout en constituant un miroir de la marginalité littéraire des autrices dans le champ.

C'est de ce constat, redoublé de celui d'une quasi-absence de témoignages d'esclaves dans les aires choisies (contrairement à l'espace anglophone où ils se comptent par milliers), que nous partons pour interroger les représentations mémorielles de l'esclavage, au féminin, dans trois romans antillais et trois romans latino-américains contemporains.

En ce qui concerne le domaine francophone, nous avons ainsi retenu *Rosalie l'infâme* d'Évelyne Trouillot⁶, pour Haïti ; *Humus* de Fabienne Kanor⁷, pour la Martinique ; et *Mes quatre femmes* de Gisèle Pineau⁸, pour la Guadeloupe – nous reviendrons plus loin sur ces assignations géographiques. Pour le domaine hispanophone, ce sont trois romans issus de trois pays entretenant une forte tension avec leur passé esclavagiste qui ont été retenus : *Josefa Nelú* d'Oralia Méndez

4. FONKOUA Romuald, *Littérature et savoir. Afrique, Antilles, Europe*, Paris, université de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 63.

5. Par souci d'homogénéité et de fluidité dans la lecture, nous avons choisi d'employer dans cet ouvrage le mot « esclave » et non « esclavagisé » ou « esclavisé », pour désigner les hommes et les femmes *mis* en esclavage. En effet, ce choix pragmatique n'ignore pas le processus de domination qui se joua dans la réduction de l'être à l'état servile, et qui voulait l'effacement de toute histoire et personnalité avant cette assignation. Le terme en question est ainsi à lire avec précaution et nuance, prenant en compte la réflexion épistémologique en cours, dans les sciences humaines et sociales, autour de son usage.

6. TROUILLOT Évelyne, *Rosalie l'infâme*, Paris, Éditions Dapper, 2003 (désormais *RI*).

7. KANOR Fabienne, *Humus*, Paris, Gallimard, 2006 (désormais *H*).

8. PINEAU Gisèle, *Mes quatre femmes*, Paris, Philippe Rey, 2007 (désormais *MQF*).

Pérez⁹ (Mexique); *Las esclavas del rincón* de Susana Cabrera¹⁰ (Uruguay); et *Cielo de tambores* d'Ana Gloria Moya¹¹ (Argentine). Ce corpus principal est ponctuellement éclairé par un corpus secondaire francophone : *Pluie et vent sur Têlumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart¹²; *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* de Maryse Condé¹³; *Femmes des Antilles : traces et voix* de Gisèle Pineau et Marie Abraham¹⁴; et *Le livre d'Emma* de Marie-Célie Agnant¹⁵. La mise en dialogue de ces œuvres ambitionne ainsi de sonder, à la lumière d'une démarche comparatiste et transdisciplinaire, l'émergence d'une poétique féminine sur l'esclavage, à grande échelle; une discussion qui impose d'emblée un bref retour sur le contexte d'engouement mémoriel auquel ces productions font écho, ainsi que sur certains choix méthodologiques et fonds théoriques qui sous-tendent nos propos.

Culture de la mémoire et traumatisme culturel : le tournant des années 1990

Dans le dernier tiers du xx^e siècle, et de manière plus saillante dans la décennie des années 1990, on assiste à l'avènement d'un *moment-mémoire*, pour le dire avec Pierre Nora, marqué par la montée des revendications mémorielles de traumatismes historiques qui peinaient alors à être intégrés dans les rhétoriques nationales¹⁶. Qu'il s'agisse du cas paradigmatique de la Shoah, des

9. MÉNDEZ PÉREZ Oralia, *Josefa Nelú*, Veracruz, Ediciones culturales exclusivas, 1999 (désormais *JN*).

10. CABRERA Susana, *Las esclavas del rincón*, Montevideo, Fin de Siglo, 2001 (désormais *ER*).

11. MOYA Ana Gloria, *Cielo de tambores*, Buenos Aires, Emecé Editores, 2003 (désormais *CT*).

12. SCHWARZ-BART Simone, *Pluie et vent sur Têlumée Miracle*, Paris, Seuil, 1972 (désormais *PVT*).

13. CONDÉ Maryse, *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*, Paris, Mercure de France, 1986 (désormais *MTS*).

14. PINEAU Gisèle et ABRAHAM Marie, *Femmes des Antilles : traces et voix. Cent cinquante ans après l'abolition de l'esclavage*, Paris, Stock, 1998 (désormais *FA*).

15. AGNANT Marie-Célie, *Le livre d'Emma*, La Roche-d'Anthéron, Vents d'ailleurs, 2004 (2001) [désormais *LE*].

16. Bien qu'Andreas Huyssen situe le début de ce tournant dans les années 1980, nous étendons sa période germinale aux années 1970 pour deux raisons. Sur le plan du lexique, c'est à 1972 qu'on peut faire remonter les premières occurrences de la formule « devoir de mémoire » dans l'espace francophone, évoquées de manière intéressante non pas par des historiens, mais par Jean Roudaut et François Périer, respectivement critique littéraire et psychanalyste (LEDoux Sébastien, *Le devoir de mémoire : une formule et son histoire*, Paris, CNRS Éditions, 2016, p. 23). Sur le plan du sujet qui nous occupe, c'est à partir des années 1970 qu'un « régime mémoriel nationaliste » ou « anticolonialiste » de l'esclavage, issu des mouvements indépendantistes et autonomistes ultramarins, va voir le jour dans ces territoires, et va donc contribuer au mouvement mémoriel qui se développera en métropole au cours des décennies suivantes (MICHEL Johann, *Devenir descendant d'esclave : enquête sur les régimes mémoriels*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 6-53).

génocides rwandais et arménien, du régime de l'Apartheid en Afrique du Sud, des dictatures en Europe et en Amérique latine, ou des traites négrières et de l'esclavage¹⁷, pour n'en citer que quelques-uns, un processus mondial d'exhumation d'événements violents du passé (lointains ou récents), fonde en effet, dans cette période, une véritable « culture de la mémoire¹⁸ ». Cette culture, qui a comme toile de fond une demande de justice, de reconnaissance, voire de réparation économique et sociale, a des ressorts spécifiques d'un pays à un autre. Elle se définit également à partir des cadres conceptuels et d'un lexique précis, eux-mêmes infléchis par les tournants épistémologiques (féminismes, études culturelles et décoloniales, vagues de mouvements « post »...) auxquels on assiste depuis.

Ayant échappé à l'autorité discursive de l'historien par sa profusion et prééminence dans l'espace public, mais aussi par sa mobilisation au sein de diverses disciplines, la notion de « mémoire » s'affirme ainsi, au tournant du siècle, comme polysémique. Elle investit, en outre, de nouvelles fonctions sociales, à la fois comme référent cognitif d'événements historiques et de catégories morales. L'inflexion opérée sur ces catégories est importante en ce qu'elle contribue à tracer les contours d'une nouvelle condition de victime, et d'un nouveau régime du traumatisme dit culturel¹⁹, dans lequel « le groupe s'identifie comme victime à travers la reconnaissance d'une expérience partagée de violence subie. Au-delà des différences de contexte, une même trame morale se dessine, la souffrance y fonde une cause, l'événement y nourrit une relecture de l'histoire²⁰ ».

Dans ce paradigme, où la figure de la victime et son témoignage constituent l'incarnation ultime de l'autorité discursive, Andreas Huyssen voit une « tentation romantique » : une promesse d'authenticité et d'identité au soubassement de l'affirmation d'une communauté désormais légitime²¹. Tentation romantique ou pas, l'instauration d'un nouveau statut social pour les victimes apparaît aujourd'hui comme une réalité, à la lumière de nombreuses études qui abordent le sujet, de

17. Voir ARAUJO Ana Lucía, *Slavery in the Age of Memory: Engaging the Past*, Londres/New York, Bloomsbury, 2020.

18. BENNETT Jill et KENNEDY Rosanne, « Introduction », in Jill BENNETT et Rosanne KENNEDY (dir.), *World Memory: Personal Trajectories in Global Time*, New York, Palgrave Macmillan, 2003, p. 1.

19. EYERMAN Ron, *Cultural Trauma: Slavery and the Formation of African American Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

20. FASSIN Didier et RECHTMAN Richard, *L'empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, p. 30.

21. HUYSSSEN Andreas, « Trauma and Memory: A New Imaginary of Temporality », in Jill BENNETT et Rosanne KENNEDY (dir.), *World Memory...*, *op. cit.*, p. 16 et 17.

manière explicite ou implicite²². Ce phénomène est par ailleurs étroitement lié à l'institution de ce que Johann Michel qualifia de « régimes mémoriels », dans le cadre de l'enquête qu'il réalisa autour des configurations du souvenir de l'esclavage dans l'espace antillais et hexagonal.

Pour le philosophe, l'heure n'est plus en effet à parler en termes de récits, mais de véritables régimes de la mémoire qui se sont institués progressivement en France depuis l'après-guerre : le *régime abolitionniste* ou *républicain* (autocélébration de la République libératrice), le *régime nationaliste* (glorification des héros noirs), et le *régime victimo-mémoriel* (hommage aux esclaves et à leurs descendants). En s'intéressant aux différentes grammaires – configurations de sens de souvenirs communs –, ainsi qu'aux « grammairiens » et aux « entrepreneurs » qui les génèrent et les rendent visibles, Michel propose un cadre d'analyse permettant de mieux saisir les modes de production, de stabilisation et de transformation du souvenir de l'esclavage en discours idéologique²³. Dans cette perspective, ces régimes apparaissent comme des « abus » : « formes concertées de manipulation ou d'instrumentalisation de la mémoire²⁴ », mais aussi de l'identité dans ses revendications publiques. Pensés à partir de l'espace francophone, ces régimes peuvent toutefois être rapprochés de certains discours hispaniques et latino-américains tenus lors des controverses mémorielles des années 1980-1990, autour de la « découverte » de l'Amérique.

Commémorations et revendications publiques : autour du souvenir de la conquête des Amériques et des esclavages

Malgré une tendance répandue à parler d'esclavage, au singulier, et que nous suivrons à des fins pratiques, saisissons cette occasion pour rappeler qu'il n'y a pas eu *un* mais plusieurs esclavages, depuis que cette institution s'est installée de manière structurelle dans l'Antiquité gréco-latine²⁵. En effet, nombreux sont les

22. Jean-Marie Apostolidès a été l'un des premiers à réfléchir à l'émergence d'une culture de la victimisation qu'il situe dans la seconde partie du xx^e siècle, suite au génocide des Juifs. Conséquence de cette catastrophe, cette forme de révolution morale serait en effet porteuse de nouvelles attitudes et valeurs, avec un intérêt marqué par les faibles, les exclus et les opprimés. Voir APOSTOLIDÈS Jean-Marie, *Héroïsme et victimisation : une histoire de la sensibilité*, Paris, Éditions du Cerf, 2011 (2003).

23. MICHEL Johann, *Devenir descendant d'esclave...*, *op. cit.*, p. 12.

24. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 83.

25. Alors que certains historiens remontent la trace de cette institution servile aux premières cités du Croissant fertile (3200 av. J.-C.) et d'autres aux premiers États en Mésopotamie (2600 av. J.-C.), nous prenons comme point de repère l'esclavage antique (500 av. J.-C.-500 apr. J.-C.), dans la mesure où c'est dans cette période que l'esclavage participa, pour la première fois selon les sources, à la structuration de la vie économique et sociale d'un empire.

historiens qui, en abordant le sujet dans une approche globale²⁶, ont contribué à révéler la multiplicité d'expériences liées à l'esclavage, non seulement d'un espace ou d'une époque à une autre, mais aussi au sein d'un même système à l'intérieur duquel le statut juridique de l'esclave et ses conditions de vie et de travail pouvaient être fort divers. Si les esclavages et les processus de colonisation portent ainsi des spécificités liées aux empires, aux contextes et aux acteurs qu'ils ont impliqués, force est de constater que les mémoires qui les convoquent aujourd'hui sont toutes aussi multiples, et souvent en tension, au vu des enjeux politiques et symboliques qu'elles sous-tendent.

La contre-célébration en Amérique latine

Dans les années 1973 et 1975, deux journées d'étude se sont tenues dans les provinces espagnoles de Trujillo et de Salobreña, pour réfléchir aux modalités commémoratives du demi-millénaire de la découverte de l'Amérique²⁷. La création, en 1981, d'un comité national chargé de l'organisation de « la Grande Fête²⁸ » viendra témoigner, quelques années plus tard, des importantes ressources économiques et humaines déployées pour cet événement. Toutefois, le caractère festif que les autorités hispaniques, en collaboration avec des élus latino-américains, ont voulu inscrire dans la commémoration a suscité de vives réactions.

Si la sphère intellectuelle a réagi par exemple avec l'ouvrage collectif *Nuestra América contra el V Centenario*²⁹, ce furent sans doute les actions menées par des groupes indigènes et afrodescendants qui ont le mieux illustré le refus de célébrer un événement ayant eu des conséquences tragiques pour les populations africaines et autochtones. La violence de la conquête, l'exploitation humaine et des ressources naturelles, les rapports de force que cette entreprise a instaurés outremer, et que cette fête occultait, ont en effet été dénoncés par un mouvement de contre-célébration, né à Bogota en 1989 lors de la rencontre latino-américaine

26. PÉTRÉ-GRENOUILLEAU Olivier, *Les traites négrières : essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004 ; DORIGNY Marcel et GAINOT Bernard, *Atlas des esclavages : de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Autrement, 2013 (2007) ; TESTART Alain, *L'institution de l'esclavage : une approche mondiale*, Paris, Gallimard, 2018 ; ISMARD Paulin (dir.), *Les mondes de l'esclavage : une histoire comparée*, Paris, Seuil, 2021.

27. ORDÓÑEZ C. José Emilio, « A propósito del V Centenario y la reacción de los pueblos indios », in Pablo GONZÁLEZ (dir.), *El pensamiento lascasiano en la conciencia de América y Europa*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1994, p. 113.

28. « Expo 92, la Gran Fiesta » a été le slogan de l'exposition universelle de Séville qui eut lieu en 1992 et qui fut inaugurée le 12 octobre, date symbolique.

29. BENEDETTI Mario (dir.), *Nuestra América contra el V Centenario*, Tafalla, Txalaparta, 1989. Parmi les contributeurs, Alejo Carpentier, Enrique Dussel, Elena Poniatowska et Augusto Roa Bastos.

d'organisations paysannes et indigènes. Cette contestation aboutit en 1991 à la campagne « 500 ans de résistance indigène, noire et populaire », sous la devise « *unidos en la diversidad* » (unis dans la diversité).

Dynamisées par le tournant multiculturel des années 1980-1990, ayant eu un impact important sur les pratiques discursives et législatives de plusieurs pays latino-américains³⁰, ces mobilisations mirent à l'ordre du jour l'importance historique de la colonisation et de l'esclavage, tout en dénonçant la persistance des rapports racistes dans ces régions du monde.

La constitution de *redes* (réseaux solidaires de lutte) (*Red de Mujeres Afrolatinoamericanas*, 1992; *Red Continental de Organizaciones Afroamericanas*, 1994; *Red Afroamérica XXI*, 1996, entre autres) joua ainsi un rôle décisif dans l'affirmation de ces contre-discours mémoriels transnationaux. Le vocabulaire de la blessure mobilisé par ces groupes inséra par ailleurs leurs discours à la fois dans le registre du traumatisme culturel et dans celui du régime victimo-mémoriel, évoqués plus tôt. Ce lexique fut redoublé par la catégorie d'*afrodescendant* qui s'installa dans les expressions publiques d'une communauté en quête de légitimité et de reconnaissance.

Adoptée de manière consensuelle dans la conférence régionale des Amériques (Santiago de Chile, 2000), qui préparait la conférence mondiale contre le racisme tenue à Durban en 2001, cette catégorie s'affirma en effet comme une manière d'« unifier les différentes organisations noires » qui cherchaient à « se positionner comme une “communauté”, définie par une identité commune³¹ ». Nous retrouvons également ce phénomène dans l'autolabellisation que la population ultramarine résidant en France métropolitaine revendiqua publiquement au tournant du xx^e siècle, même si les enjeux et les modalités étaient différents dans ce contexte.

« Nous sommes des filles et fils d'esclaves »

Le 26 avril 1998, à l'occasion du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage en France, Lionel Jospin, alors Premier ministre, prononça un discours de réconciliation où il invitait à « dépasser les débats [...] entre descendants de victimes ou de coupables », pour « vivre et construire ensemble » par « la vertu de l'intégration républicaine³² ». Ces propos venaient couronner le mythe fondateur proposé par

30. HOFFMANN Odile, « Introducción », in Odile HOFFMANN (dir.), *Política e identidad. Afrodescendientes en México y América Central*, Mexico, INAH/UNAM, 2010, p. 15.

31. CUNIN Elisabeth, « Postface. Une perspective comparative sur les “sociétés post-esclavagistes” », *Politique africaine*, vol. 4, n° 140, 2015, p. 95.

32. JOSPIN Lionel, « Déclaration sur l'abolition de l'esclavage et les droits de l'homme et l'apport des DOM TOM à la Nation, Champagny le 26 avril 1998 », [<https://www.vie-publique.fr/discours/146387-declaration-de-m-lionel-jospin-premier-ministre-sur-la-commemoration>], consulté le 12-09-2023.

l'Assemblée nationale quelques jours auparavant, « Tous nés en 1848 », avec lequel elle aspirait à réconcilier la France autour d'une même date de naissance. Si cette « formule-choc » reconnaissait, d'une part, que « l'accès à une pleine humanité pour tous les Français n'a été rendu possible qu'à partir du moment où tous les hommes de ce pays ont été reconnus comme tels », elle faisait, d'autre part, l'économie des quatre siècles de captures, de déportations et de violences qui ont précédé l'abolition³³. Loin d'être nouvelle, cette rhétorique s'inscrivait dans une politique de l'oubli et de la réconciliation, amorcée dès 1848, puis consolidée en 1948, lors du centenaire de l'abolition³⁴. Face à la teneur eurocentrée et paternaliste de ces actes commémoratifs, un mouvement dissident vit le jour, marquant un tournant.

Autour de la consigne « nous sommes des filles et fils d'esclaves » – contrepoint à celle émise par le Gouvernement – près de quarante mille personnes se mobilisèrent le 23 mai 1998 dans les rues parisiennes pour demander une reconnaissance publique envers les victimes du système esclavagiste et leurs descendants³⁵. L'autolabellisation de « descendants d'esclaves », longtemps taboue et honteuse, devenait ainsi la nouvelle marque d'un combat articulé autour d'une filiation partagée. Au régime abolitionniste-républicain, marqué par un « trop peu de mémoire³⁶ », riposta ainsi un régime « victimo-mémoriel », marqué à rebours par une « mémoire saturée³⁷ ».

Au-delà des enjeux liés à ces expressions publiques de la mémoire, sur lesquelles nous reviendrons lorsque nous commenterons les postures littéraires des autrices, notons que la mobilisation collective en faveur d'une mémoire alternative de l'esclavage ouvrit la porte à de nouvelles initiatives. Outre la fondation en 1999 du Comité marche 1998, qui reste aujourd'hui l'une des associations les plus dynamiques parmi les différents « entrepreneurs de mémoire », cette marche relança les débats autour de la reconnaissance de la traite et de l'esclavage comme crimes contre l'humanité, cristallisés en 2001 par l'adoption de la loi dite « Taubira ». Sur le plan institutionnel, évoquons la fondation, en 2004, d'un Comité national pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage qui, en 2006, choisit le 10 mai comme journée commémorative des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leur abolition, le 23 mai restant la journée en hommage aux victimes. Cette dernière date garda son

33. BONNIOL Jean-Luc, « Les usages publics de la mémoire de l'esclavage colonial », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 85, 2007, p. 17.

34. MICHEL Johann, *Devenir descendant d'esclave... op. cit.*, p. 21-44.

35. CHIVALLON Christine, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire : contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, Paris, Karthala, 2012, p. 32-34.

36. RICEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli, op. cit.*, p. 96.

37. ROBIN Régine, *La mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.

statut dissident jusqu'en 2017, lorsqu'elle fut intégrée au calendrier officiel par la loi dite « égalité réelle outre-mer », du 28 février. En 2005, lorsque sous l'initiative de députés de droite, fut promulguée une loi incitant à montrer « l'œuvre positive » de la colonisation dans les manuels scolaires (article 4 de la loi du 23 février 2005), de nouvelles tensions éclatèrent dans l'espace public français. La critique étant largement revenue sur cette nouvelle « guerre de mémoires³⁸ », limitons-nous à souligner ce que cette initiative dit du regard que la France portait alors sur cette histoire (d'après les sondages, 60 % des Français se disaient favorables à la loi³⁹), et à interroger comment la situation a évolué depuis.

La riche cartographie que la *Revue du Philanthrope* dresse des dispositifs de patrimonialisation mis en place dans plusieurs ports négriers (entreprises muséographiques à La Rochelle et à Bordeaux, mémorial de l'abolition à Nantes...), montre la force des résurgences mémorielles de cette histoire dans leurs différentes formes de matérialisation⁴⁰. Si la création d'une Fondation pour la mémoire de l'esclavage, logée à Paris dès la fin 2019⁴¹, et l'annonce de la construction d'un musée de l'esclavage dans la capitale (prévu initialement pour 2024), semblent confirmer la promesse de l'État de participer à l'hommage aux victimes, la sphère associative n'a pas pour autant cessé de redoubler ses efforts pour impliquer la population dans ce travail de mémoire. Évoquons à cet égard le projet d'une maison contre les esclavages présenté le 2 décembre 2019 à l'Assemblée nationale par l'association bordelaise Mémoires & Partages. Parrainée par Patrick Chamoiseau, et soutenue par une cinquantaine de personnalités, cette initiative se veut « le premier espace en France dédié au combat contre ce passé toujours présent », où des forces sociales, politiques et culturelles pourraient se mobiliser conjointement⁴². La campagne de financement participatif, lancée par l'association à cet effet, rappelle par ailleurs les enjeux économiques qui peuvent être liés à ce type d'entreprises et invite par détour à repenser la notion même de réparation, tant polémique que poreuse.

38. STORA Benjamin, *La guerre des mémoires : la France face à son passé colonial*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube, 2007 ; MANCERON Gilles, « Retours sur la question coloniale », *Notre librairie*, n° 165, avril-juin 2007, p. 29-40.

39. *Ibid.*, p. 29.

40. MICHON Bernard et SAUNIER Éric (dir.), *Revue du Philanthrope*, n° 7, « Les ports négriers et les mémoires de la traite et de l'esclavage », Rouen, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2018.

41. Pour mesurer l'ampleur des actions et des programmes soutenus par la fondation, voir leur site : [<https://memoire-esclavage.org/>], consulté le 12-09-2023.

42. Présentation du projet sur le site de l'association : [<http://memoiresetpartages.com/>], consulté le 12-09-2023.

En abordant cette thématique épineuse non pas comme une transaction financière mais comme un projet de justice sociale basé sur des programmes culturels et de développement, Nicola Firth a injecté un nouveau souffle aux débats⁴³, dont Aimé Césaire se méfiait déjà : « Le terme “réparation” ne me plaît pas beaucoup. Il implique qu’il puisse y avoir réparation. [...] [P]our moi [le passé] est irréparable⁴⁴. » La réflexion que la philosophe Magali Bessone livre dans *Faire justice de l’irréparable* conforte par ailleurs cette logique⁴⁵. Il ne s’agirait pas en effet de chercher une quelconque compensation sous le signe de la culpabilité ou du blâme, mais de faire entendre les exigences de justice contemporaines comme un acte de responsabilité citoyenne, inscrit dans un projet plus large de transformation structurelle de nos politiques et de nos sociétés.

Le phénomène de capitalisation de l’héritage historique et culturel auquel on assiste en France et en Amérique latine autour de la question de la traite négrière et de l’esclavage, et qui mériterait en soi une étude approfondie⁴⁶, n’est en outre à prendre que comme une « caisse de résonance⁴⁷ » de ce qui est en train de se produire dans d’autres territoires. Le lancement au Bénin de la Route de l’esclave, sous l’égide de l’Unesco en 1994, ainsi que la proclamation de la décennie des personnes d’ascendance africaine par les Nations unies, 2015-2024, attestent

43. FIRTH Nicola, « Esclavage, mémoire, réparation », in Bernard MICHON et Éric SAUNIER (dir.), *Revue du Philanthrope*, n° 7, déjà cité, p. 160-163.

44. CÉSAIRE Aimé, *Nègre je suis, nègre je resterai : entretiens avec Françoise Vergès*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 39.

45. BESSONE Magali, *Faire justice de l’irréparable : esclavage colonial et responsabilités contemporaines*, Paris, J. Vrin, 2019.

46. Notons à titre indicatif, pour l’espace latino-américain, l’importante « scénographie mémorielle » qui, depuis 2011, est mise en place à Yanga, première communauté marronne du continent à être reconnue par les autorités coloniales comme peuple autonome (Veracruz, Mexique). En effet, c’est à travers le Festival de la négritude, organisé par cette communauté afro-mexicaine, en partenariat avec le Ministère de la culture et celui du tourisme, que cette ville est devenue une « centre culturel des racines noires » du pays, faisant de cette manifestation non seulement un espace de « promotion de l’histoire fondatrice du peuple », mais aussi une « scène culturelle » où elle montre combien elle est une digne représentante de la négritude (QUINTANA B. Rosalba, « Negritud en el municipio de Yanga, Veracruz. Imaginarios, representaciones e identificaciones », in Jesús M. SERNA *et al.* [dir.], *Afrodendientes y diversidad étnico-cultural en México y Nuestra América*, Mexico, UNAM, 2015, p. 130). Pour l’espace francophone, évoquons les rituels commémoratifs qui ont lieu tous les 23 mai en métropole en souvenir des victimes de l’esclavage colonial (ateliers généalogiques, lecture-performance de témoignages, musique, chants...). Ces capitalisations de l’héritage seraient à mettre en regard avec des phénomènes semblables de « réactivation culturelle » que l’ethnologue Gaetano Ciarca a identifiés en Afrique, notamment grâce aux enquêtes qu’il a menées dans le Bénin méridional (CIARCIA Gaetano, *Le revers de l’oubli : mémoires et commémorations de l’esclavage au Bénin*, Paris, Karthala, 2016).

47. CHIVALON Christine, *Lesclavage, du souvenir à la mémoire...*, *op. cit.*, p. 40.

en effet de la dimension planétaire de la résurgence mémorielle de l'esclavage et ses corollaires à laquelle on assiste depuis trois décennies, et dont la littérature viendra aussi témoigner.

Réécrire l'esclavage, remémorer l'événement : le corpus

En s'intéressant à la transcription de l'histoire dans les fictions de la fin du xx^e siècle, Emmanuel Bouju fait remarquer combien le roman contemporain ne cesse d'interroger la dynamique et le sens de l'histoire « pour mieux éprouver en regard ses propres pouvoirs et limites de représentation⁴⁸ ». Un tel constat peut être fait aussi à l'égard des romans portant sur l'esclavage qui assurent une fonction cruciale : celle de la transmission de l'événement, employée à « construire une mémoire qui traverse les époques et conjure l'oubli, cherchant ce "survivre dans le mourir" dont parle Derrida⁴⁹ ». La notion d'événement est ici fondamentale en ce qu'elle dit la violence de l'acte fondateur, mais aussi ses « rejeux », à la manière d'un Phénix qui ne disparaît jamais vraiment⁵⁰. Parmi ces échos, la littérature, entreprenant de réécrire l'esclavage, « entend retrouver le texte perdu de l'histoire⁵¹ ».

Alors qu'une abondante critique sur les réécritures mémorielles de l'esclavage est produite depuis de nombreuses années dans l'espace anglophone, du côté francophone, les efforts déployés pour approcher ce type de productions restent toutefois tournés vers l'espace antillais et africain⁵². Mis à part la thèse de Marie Frémin⁵³, ou certains travaux comparant de manière ponctuelle des

48. BOUJU Emmanuel, *La transcription de l'histoire : essai sur le roman européen de la fin du xx^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 9.

49. BRINKER Virginie, « La transmission littéraire contemporaine à l'épreuve de la médiatisation », in Valérie BERTY (dir.), *Les nouvelles voies de la transmission*, Paris, Archives Karéline, 2014, p. 133.

50. DOSSE François, *Renaissance de l'événement. Un défi pour l'historien : entre Sphinx et Phénix*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 6.

51. BOUJU Emmanuel, *La transcription de l'histoire...*, *op. cit.*, p. 157.

52. Si la littérature africaine francophone ne s'est tournée que récemment vers cette histoire (MONÉNEMBO Tierno, *Pelourinho*, Paris, Seuil, 1995 ; COUAO-ZOTTI Florent, *Les fantômes du Brésil*, Paris, Ubu, 2006 ; ALEM Kangni, *Esclaves*, Paris, J.-C. Lattès, 2009 ; MIANO Léonora, *Les Aubes écarlates*, Paris, Plon, 2009), une critique sur le sujet est en train de s'affirmer : ALEM Kangni, « La mémoire des traites et de l'esclavage au regard des littératures africaines », *Notre librairie*, vol. 161, mai 2006, p. 24-29 ; TCHAK Sami, « Tierno Monénembo, ou la filiation littéraire », *Études littéraires africaines*, vol. 43, 2017, p. 63-66 ; DEL FIOU Maxime, « Réveiller la mémoire de mondes disparus. Les enjeux postcoloniaux de la récréation littéraire de l'Afrique précoloniale dans *La Saison de l'ombre* (2013) de Léonora Miano », *Komodo 21*, n° 11, 2019...

53. FRÉMIN Marie, *Le Récit d'esclave entre témoignage et fiction : États-Unis. France. Caraïbe XVIII^e-XX^e siècles*, thèse de doctorat en littérature française et comparée, dir. Christiane Chauvet-Achour, université de Cergy-Pontoise, 2011.

romans issus de ces deux espaces⁵⁴, la critique francophone n'a pas encore pris, nous semble-t-il, la juste mesure du phénomène global que constitue aujourd'hui l'écriture mémorielle de l'esclavage. En mettant en regard un corpus antillais et latino-américain, notre ambition est ainsi d'ouvrir le spectre critique vers d'autres horizons géographiques, tout en soulignant certains angles morts de leur versant féminin⁵⁵.

Des Antilles francophones à l'Amérique latine hispanophone : quels territoires ?

Disons d'emblée combien parler d'un espace antillais et latino-américain relève d'une opération d'amalgame, qui ne va pas sans soulever quelques questions. Réunir autour d'une dénomination commune des entités nationales ou insulaires, elles-mêmes vastes, multiples et contrastées dans leurs histoires, leurs cultures, leurs langues, leurs paysages, ne cache pas en effet une série de détournements, d'effacements et de généralisations, qui sont concomitants à cette opération.

« Que sont les Antilles d'aujourd'hui [sinon] [u]n lieu sans contours définis, poreux à tous les bruits ? » « N'y a-t-il pas des versions multiples de l'antillanité ? », se demandait déjà Maryse Condé en 1995⁵⁶. Ces mêmes interrogations pourraient être formulées à l'égard de l'espace latino-américain, lui aussi marqué par « une hétérogénéité active » : lieu de métissages, d'influences et de migrations⁵⁷. Face à cette instabilité et au regard de la variété des trajectoires historiques, sociales et

54. GYSSELS Kathleen, *Sages sorcières ? : révision de la mauvaise mère dans Beloved (Toni Morrison), Praisesong for the Widow (Paule Marshall), et Moi, Tituba, sorcière noire de Salem (Maryse Condé)*, Lanham, University Press of America, 2001 ; MOUDILENO Lydie, « *Moi, Tituba, Sorcière Noire de Salem... : Les déplacements d'un récit d'esclave inédit* », in Judith MISRAHI-BARAK (dir.), *Revisiting slave narratives : les avatars contemporains des récits d'esclaves*, Montpellier, université Montpellier III, 2005, p. 471-485 ; SELAO Ching, « Le double palimpseste de Maryse Condé. *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem* », in Véronique CORINUS, Lise GAUVIN et Cécile VAN DEN AVENNE (dir.), *Littératures francophones : parodies, pastiches, réécritures*, Lyon, ENS Éditions, 2015, p. 189-202.

55. Un effort pour croiser corpus francophone et hispanophone sur l'esclavage féminin a été mené par Amina Butoyi Shabani dans sa thèse *History, memory and trauma in contemporary afro-latin american and afro-caribbean literature by women* (165 p.). Présenté en 2018 à l'université de l'Indiana, ce travail de recherche rappelle à la fois l'intérêt marqué que la critique anglophone porte pour les études afro-latino-américaines, dont elle est elle-même pionnière, et l'importance d'adopter une approche comparatiste (Antilles-Amérique latine) à laquelle nous nous associons, tout en proposant un autre corpus d'étude pour le domaine hispanophone.

56. CONDÉ Maryse, « Chercher nos vérités », in Maryse CONDÉ et Madeleine COTTENET-HAGE (dir.), *Penser la créolité*, Paris, Karthala, 1995, p. 305 et 310.

57. LAVOU Victorien, *Du « migrant nu » au citoyen différé : « Présence-histoire » des Noirs en Amérique Latine. Discours et représentations*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2003, p. 27.

culturelles qui caractérise chaque région convoquée par notre corpus, nous nous devons de prendre quelques précautions oratoires sur la délimitation des territoires retenus pour notre étude.

Quand nous parlons d'Antilles francophones, nous évoquons une région insulaire où l'esclavage et ses résistances eurent un rôle matriciel, tant dans l'avènement de peuples nouveaux que dans la production romanesque qui relate aujourd'hui leur histoire. En ce sens, bien que la littérature haïtienne puisse être considérée comme un cas à part parmi les productions caribéennes⁵⁸, pour des raisons socio-historiques et politiques sur lesquelles nous reviendrons, nous avons fait le choix de l'intégrer, avec la Martinique et la Guadeloupe, dans cette aire archipélique que nous dirons donc « antillaise ».

L'unité, si fictive soit-elle, que nous imprimons à cet espace, fait en outre écho à un double projet qui tient particulièrement à cœur aux écrivains issus de cette région éclatée : d'une part, « construire un domaine littéraire propre aux Antilles », d'autre part, « tirer parti de la diversité de l'aire caraïbe, historique et géographique, et proposer une définition la plus ouverte possible de la littérature antillaise⁵⁹ ». C'est dans ce sens, que nous lisons l'appel lancé par Évelyne Trouillot, écrivaine haïtienne, à « briser ces barrières [...] pour assumer les similarités et les différences⁶⁰ ». L'écartement de la Guyane de notre réflexion s'explique, quant à lui, par la spécificité géographique, historique et culturelle de cet espace, qui aurait exigé de nombreux détours dépassant le cadre de cette étude⁶¹. Que ce passage soit témoin de notre plus vif souhait et ambition d'orienter nos prochaines recherches vers cet espace.

Pour le domaine latino-américain, nous avons choisi d'inscrire notre corpus dans trois pays où la présence des populations afrodescendantes, issues d'une histoire d'esclavage relativisée, quand non absente du discours officiel, n'a pas encore atteint une reconnaissance publique et relève presque du mythe dans certains cas : le Mexique, l'Argentine et l'Uruguay.

Comme nous le montrerons plus loin, les empires conceptuels imposés par les idéologues de nouvelles républiques latino-américaines se sont en effet attachés à

58. CORZANI Jack, *Littératures francophones*, II, *Les Amériques : Haïti, Antilles-Guyane, Québec*, Paris, Belin, 1998.

59. ALIX Florian, « Comment construire un canon littéraire antillais ? L'expérience de l'écrivain-lecteur », *Revue de littérature comparée*, vol. 4, 2017, p. 434.

60. JOSEPH-GABRIEL Annette, « “Tant de silence à briser” : entretien avec Évelyne Trouillot », *Nouvelles études francophones*, vol. 32, n° 1, 7 août 2017, p. 88.

61. Pour un panorama des représentations de la femme dans la littérature guyanaise, voir HARPIN Tina, « Amour, colère et nausée : portraits de femmes guyanaises, de Damas à Thébia », *Essays in French Literature and Culture*, n° 56, 2019, p. 93-108. Parmi les écrivaines les plus dynamiques dans la scène littéraire guyanaise contemporaine citons Marie-George Thébia et Emmelyne Octavie.

nourrir un idéal de démocratie raciale où le métissage devenait la bannière identitaire de toute une partie du continent. À la différence d'autres pays comme le Brésil, la Colombie ou le Costa Rica, où « l'identité chromatique » d'une grande partie de la population attestait d'une présence noire dans ces territoires malgré les discours d'homogénéisation qui la déniaient, au Mexique, en Argentine et en Uruguay le processus d'invisibilisation politique fut réconforté par un double phénomène : d'une part, la « dilution » des marques de cette altérité dans le phénotype de leurs populations (notamment en Argentine et en Uruguay, pays qui connurent une importante vague d'immigration européenne à l'époque coloniale et au xx^e siècle) ; d'autre part, la concentration des Afrodescendants dans des régions confinées de ces territoires, qui rend(ait) invisible leur présence dans les paysages urbains nationaux.

Nos choix géographiques furent ainsi fortement orientés par ce contexte, mais aussi par l'identité des romancières qui revisitent le passé esclavagiste dans ces trois pays. Alors qu'en Équateur, au Pérou, au Brésil, ou encore en Colombie, des romancières dites « afro-latino-américaines » proposent des fictions sur l'esclavage dans une perspective féminine, nous avons voulu interroger la manière dont des écrivaines « métisses » (qui ne se reconnaissent pas comme afrodescendantes) abordent cette histoire. À une époque où l'on assiste à un tournant « esthético-éthique⁶² » dans la littérature, il nous a semblé en effet important de mettre en regard des écritures sur l'esclavage qui participent des programmes « réparateurs », à partir des postures littéraires distinctes. Les différences de statut entre les romancières francophones convoquées (très actives dans le champ) et celles issues de l'aire hispanophone (peu connues), sont aussi à souligner.

Corpus hispanophone

Pour le Mexique, nous avons retenu *Josefa Nelú* d'Oralia Méndez Pérez (1941-), seul roman, à notre connaissance, à mettre au premier plan le vécu d'une femme esclave, dans cet espace. Originaire de Huatusco, Veracruz (État de la côte du golfe du Mexique, logeant le principal port négrier du pays à l'époque coloniale), Méndez est enseignante à la retraite et a publié notamment des contes et une saga de romans historiques en quatre volets, où elle revisite les moments fondateurs de son pays – *Josefa Nelú*, centré sur l'ère indépendantiste, étant le troisième volet. Inspiré par la légende « La mulata de Victoria » (mulâtresse qui aurait entretenu une relation avec Guadalupe Victoria, militaire et premier président du pays), ce

62. GEFEN Alexandre, *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017, p. 12.

roman revendique la présence africaine au Mexique dans l'ère coloniale, ainsi que le vécu spécifique de la femme esclave, peu traité par l'historiographie du pays.

Née d'esclaves africains dans la ville de Jalapa à la fin du XVIII^e siècle, l'héroïne, homonyme du titre, vit tiraillée par deux mondes et deux époques : celle de l'esclavage colonial (chapitres I-III), et celle des guerres d'indépendance, concomitantes à la proclamation des décrets d'abolition (chapitres IV-VI). Nos analyses convoqueront surtout la première partie du livre, où l'on voit apparaître un tableau de l'esclavage au pays, à travers la voix de l'une de ses actrices anonymes.

Pour l'Uruguay, c'est le roman *Las esclavas del rincón* de Susana Cabrera (1937-2021), qui a attiré notre attention par l'événement qu'il réécrit : le meurtre de Celedonia Wich de Salvañach, matrone espagnole résidant à Montevideo, tuée par deux de ses esclaves en 1821. Acté dans le dossier du procès que l'ancienne enseignante de philosophie a consulté pour proposer une reconstruction fictionnelle des faits, cet épisode révèle l'événement dans sa double dimension historique et biographique. En effet, si l'alliance de témoignages et de fiction cherche à proposer une nouvelle lecture du meurtre où la perspective des esclaves est privilégiée, elle invite aussi à réfléchir à la responsabilité de l'écrivain dans son entreprise de réécriture de l'histoire, notamment à la lumière des polémiques que l'œuvre a suscitées.

Cet intérêt de la romancière pour les archives et les gestes inattendus de résistance qui s'y logent est aussi manifeste dans son troisième roman *El vuelo de las cenizas*⁶³. Dans ce récit qui voit le jour après trente-cinq ans de recherche et de correspondance avec des chercheurs européens, Susana Cabrera aborde en effet les crimes du nazisme, associant à nouveaux frais faits et fiction.

Le roman *Cielo de tambores*, de l'Argentine Ana Gloria Moya (1954-2013), vient enfin compléter notre corpus hispanophone. Avocate et collaboratrice dans la revue *Libertad incondicional*, Moya publie deux recueils de nouvelles avant de se consacrer à l'écriture romanesque. Dans *Cielo de tambores*, elle revisite la période indépendantiste de son pays où des personnages paradigmatiques, tels Manuel Belgrano et Mariano Moreno, sont convoqués. Or, l'originalité de l'œuvre réside précisément dans l'héroïne qu'elle choisit pour revenir sur cette période : une esclave mulâtresse ayant pris part aux combats révolutionnaires. C'est à nouveau grâce à un retournement de perspective où l'expérience de la femme, traditionnellement « occultée⁶⁴ » dans les archives hispaniques, vient investir un rôle matriciel dans le récit, que de nouvelles représentations mémorielles sur ce passé sont mises en lumière.

63. CABRERA Susana, *El vuelo de las cenizas*, Montevideo, Fin de Siglo, 2004.

64. MARTÍN C. Aurelia, « Repensar la esclavitud en el mundo hispano: reflexiones y propuestas metodológicas desde la antropología histórica », in Aurelia MARTÍN CASARES (dir.), *Esclavitudes hispánicas (Siglos XV al XXI) : Horizontes socioculturales*, Grenade, Universidad de Granada, 2014, p. 27.

Il est intéressant de noter qu'aucune de ces trois romancières ne revendique une quelconque affiliation à l'écriture mémorielle de l'esclavage qui se produit dans d'autres espaces. Dans nos entretiens, Méndez et Cabrera nous ont même confié ne pas connaître cette littérature, élément qui sera important lorsque nous lirons leur posture auctoriale. Nous pouvons tout de même situer leurs projets dans le sillage du Nouveau roman historique latino-américain qui, depuis les années 1980, cherche à briser l'opacité du discours officiel. Il en est autrement pour les romancières antillaises qui, à plusieurs niveaux, connaissent l'influence d'écrivains africains-américains et s'inscrivent dans une tradition d'écriture contestataire aux Antilles.

Corpus francophone

Pour le domaine francophone, notre corpus principal se compose de trois romans inscrits dans les trois îles que nous avons voulu privilégier dans notre étude. Pour Haïti, c'est *Rosalie l'infâme* d'Évelyne Trouillot (1954-) que nous avons retenu. Seule parmi les trois romancières francophones convoquées à être née et à encore habiter son île natale, Trouillot est issue d'une famille d'intellectuels intéressée par l'histoire (Hénock Trouillot), par la langue (Jocelyne Trouillot), par l'écriture fictionnelle (Lyonel Trouillot) et par les réalités sociales de l'aire Caraïbe (Michel-Rolph Trouillot). Ses études en langues et en éducation aux États-Unis (années 1980) lui feront découvrir l'œuvre d'Alex Haley, de Toni Morrison et de Julius Lester. Ces influences joueront un rôle important dans sa façon de « briser des silences », de récupérer les voix « anonymes » de l'histoire, et particulièrement celles de femmes en résistance⁶⁵. Elle a publié des contes pour enfants, de la poésie, du théâtre, des nouvelles et des romans, dont *Rosalie l'infâme* fut le premier à paraître.

S'inspirant d'un fait divers, l'histoire d'une sage-femme qui, dans le Saint-Domingue du XVIII^e siècle, donna la mort à de nombreux nouveaux-nés pour leur épargner d'une vie d'esclavage, Trouillot imagine une héroïne, Lisette, jeune esclave hantée par l'histoire enfouie de cette grand-tante maternelle. La richesse du roman tient ainsi à l'exhumation d'un passé encore refoulé dans l'île, à partir d'une expérience féminine démultipliée, posant ce récit en figure d'exception dans le corpus littéraire haïtien.

Cette volonté de dépasser les lectures romantiques ou misérabilistes de l'esclave, nous la retrouvons aussi chez Fabienne Kanor (1970-) dans son deuxième

65. JOSEPH-GABRIEL Annette, « "Tant de silence à briser" : entretien avec Évelyne Trouillot », art. cité, p. 87.

roman *Humus*. En s'inspirant d'un extrait d'archive, où le capitaine Louis Mosnier rapporte le saut en mer de 14 femmes mises en esclavage dans les côtes africaines, Kanor réinvestit en effet le motif du mouvement de révolte pour donner voix à des femmes dont l'existence avait été consignée dans un seul carnet de bord, puis oubliée. La reprise littéraire de cet événement est ainsi l'occasion pour l'auteur de revenir sur la complexité de l'un des actes de résistance les plus cités par l'historiographie – le suicide⁶⁶ –, tout en composant des itinéraires et des identités pour chacune de ces femmes, qu'elle désigne par un trait distinctif (*la muette, la vieille, l'amazone, la blanche...*). Journaliste, réalisatrice et performeuse, Kanor pose les thèmes du voyage, du déracinement, de la quête identitaire au cœur de sa production, où ses propres expériences et préoccupations les plus intimes se laissent pressentir.

Née en métropole de parents Martiniquais, Kanor habite une « troisième île⁶⁷ » ; un entre-deux qui, par ses multiples voyages, se voit en même temps ramifié à d'autres horizons culturels. Maryse Condé faisait déjà le constat : « L'écrivain antillais n'est plus natif-natal⁶⁸ », invitant ainsi à élargir la définition du champ. Malgré ce déracinement géographique, on constate en effet que l'écrivain « antillais de France⁶⁹ » continue à interroger l'histoire des îles et les mémoires qui les habitent. C'est aussi le cas de Gisèle Pineau (1956-), née en métropole, mais profondément attachée à ses origines guadeloupéennes qu'elle connut notamment grâce aux récits de sa grand-mère Julia.

Dans *Mes quatre femmes*, cette écrivaine poursuit un travail de mémoire entrepris aux côtés de l'historienne Marie Abraham, dans *Femmes des Antilles : traces et voix*⁷⁰. Dans un contexte de malaise mémoriel suscité, nous l'avons vu, par les commémorations du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage en France, cet ouvrage est remarquable en ce qu'il vint dire l'intérêt du croisement entre histoire, fiction et témoignages, pour révéler les non-dits d'une histoire qui peinait alors à être reconnue. Galvanisée par cette expérience, Pineau se tourne vers son histoire familiale dans *Mes quatre femmes*. Ce sont les quatre femmes de sa vie (sa mère, sa grand-mère, une grand-tante et une aïeule esclave), qu'elle fera dialoguer dans

66. Pour une étude approfondie de ce geste de résistance dans le roman, voir CALHOUN Doyle, « A Fugue for the Middle Passage? Suicidal Resistance Takes Flight in Fabienne Kanor's *Humus* (2006) », *The French Review*, vol. 95, n° 2, 2021, p. 127-144.

67. ANSELIN Alain, in Michel GIRAUD, « Le malheur d'être partis », *Revue Esprit*, février, n° 2, 2007, p. 49.

68. CONDÉ Maryse, « Chercher nos vérités », in Maryse CONDÉ et Madeleine COTTENET-HAGE (dir.), *Penser la créolité*, op. cit., p. 310.

69. GIRAUD Michel, loc. cit.

70. PINEAU Gisèle et ABRAHAM Marie, *Femmes des Antilles : traces et voix...*, op. cit.

une geôle noire, métaphore de sa mémoire, pour dire la puissance réparatrice de la parole et des gestes sur des blessures anciennes, mais aussi la persistance de la question coloniale diffractée, avec de nouveaux enjeux, dans les vies des femmes d'aujourd'hui.

Les traits convergents de ces écritures féminines, reposant à la fois sur des choix esthétiques et des fonds communs de représentation, appellent ainsi à engager un « travail de Relation critique⁷¹ », et à « *repenser* dans un cadre transnational », de nouvelles manières d'écrire une histoire littéraire intégrée⁷².

Comparatisme, études culturelles et postcoloniales : pour une approche transnationale

Qu'on le célèbre ou qu'on le déplore, un phénomène de globalisation s'est installé dans notre monde contemporain, modifiant les relations économiques, auxquelles ce phénomène est couramment associé dans ses connotations négatives, mais aussi les perspectives critiques que nous appliquons aux différents champs d'étude. L'avènement d'une « vision du globe comme un réseau de connexions⁷³ » est en effet venu infléchir, dès les années 1980, les méthodes de travail qui s'écartent du paradigme « national », pour s'appuyer désormais sur un jeu d'échelles, de comparaisons, de croisements, à partir d'une approche globale mais située, le « global » n'étant pas, dans ce sens, synonyme de totalisant.

Alors que dans le domaine des sciences sociales, le mouvement de l'histoire connectée, engagé dans les années 1990 par Sanjai Subrahmanyam, « entend s'émanciper des découpages dictés par les frontières étatiques pour saisir les relations, passages, influences, transferts, parentés voire continuités longtemps ignorés ou minimisés⁷⁴ », dans les études littéraires on assiste à un tournant dit *transnational*. Cette approche vise à « révéler les éléments [...] qui auraient été occultés par les discours nationalo-centrés⁷⁵ », privilégiant de fait l'analyse d'écritures

71. LAVOU Victorien, *Du « migrant nu » au citoyen différencié...*, op. cit., p. 19.

72. MANGEON Anthony, « Pour une histoire littéraire intégrée (des centres aux marges, du national au transnational : littératures françaises, littératures francophones, littératures féminines) », in Abdoulaye IMOUROU (dir.), *La littérature africaine francophone, mesures d'une présence au monde*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 101.

73. SULEIMAN Susan et McDONALD Christie, « Introduction. Une nouvelle perspective sur l'histoire littéraire », in Christie McDONALD et Susan RUBIN SULEIMAN (dir.), *French Global. Une nouvelle perspective sur l'histoire littéraire*, Paris, Classiques Garnier, 2014 (2010), p. 13.

74. DOUKI Caroline et MINARD Philippe, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique? », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, n° 54-4bis, n° 5, 2007, p. 19.

75. MOURA Jean-Marc, « L'Atlantique littéraire : perspectives théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique », in Jean-Marc MOURA et Véronique PORRA (dir.), *L'Atlantique littéraire. Perspectives*

transculturelles, décentrées et affranchies de fantasmes idéologiques tendant à l'homogénéisation. C'est bien sur cette voie que nous inscrivons notre étude.

L'idée d'un Atlantique noir, proposée par Paul Gilroy⁷⁶, a constitué par ailleurs un apport essentiel pour penser les productions culturelles de la diaspora, tout en mettant en lumière le lien entre modernité et esclavage dans cet espace. En partant de l'image d'un navire négrier, circulant dans les interstices de trois continents (l'Afrique, l'Amérique, l'Europe), le sociologue britannique a montré en effet comment ce système, qui s'étendit sur près de quatre siècles, a déplacé des sujets, mais aussi des structures culturelles et politiques, faisant naître des cultures hybrides dans les territoires où ceux-ci ont été transplantés. Le rapprochement des domaines, plaidé par la critique tournée vers l'Atlantique littéraire, se fit ainsi sur ce sillage, et plus largement sur celui des études culturelles nées dans les paysages britanniques, non pas comme une discipline, mais comme une « formation discursive⁷⁷ ».

Démarche intellectuelle et politique, attachée à décentrer les pratiques et à développer des savoirs qui ont une fonction émancipatrice, les *cultural studies* se sont en effet installées dans l'horizon critique anglophone, dès les années 1950, avec des figures comme Richard Hoggart, Raymond Williams et Stuart Hall, et ont proposé une lecture attentive des phénomènes d'hybridation. Interrogeant les pratiques culturelles des minorités et leur rapport avec l'ordre social, ces critiques ont cherché en effet à redéfinir la culture, au pluriel. Bien que l'articulation d'études atlantiques et culturelles ait dynamisé l'analyse de réseaux d'échange et d'imaginaires issus de la colonisation européenne, elle se fit toutefois à partir des circulations ancrées dans des contextes spécifiques, qui oblitérait certaines régions.

Dans la cartographie de l'Atlantique noir, mais aussi dans celle des Amériques noires définissant un « ensemble des régions du Nouveau Monde qui ont été

théoriques sur la constitution d'un espace translinguistique, Hildesheim, Zurich/New York, 2015, p. 199. Le changement d'échelle engagé par la *World* ou *Global History* dans le domaine anglo-saxon, qui « renonç[a] au modèle d'une histoire linéaire et unitaire au profit de temporalités multiples superposées dans des espace-temps » (*ibid.*, p. 204) trouve son correspondant dans la conceptualisation d'une *World Literature* (DAMROSCH David, *What is World Literature?*, Princeton, Princeton University Press, 2003). Dans l'espace francophone, Pascale CASANOVA a contribué à cette conception de l'espace littéraire comme une réalité globale (*La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999), malgré les griefs qu'on peut lui adresser concernant le modèle hiérarchique (centre/marges) qui le sous-tend, et qui met donc au premier plan le conflit et la rivalité des écrivains.

76. GILROY Paul, *L'Atlantique noir : modernité et double conscience*, trad. Jean-Philippe Henquel, Lille, Éditions Kargo, 2003 (1993).

77. HALL Stuart, *Identités et cultures : politiques des cultural studies*, trad. Christophe Jaquet, Maxime Cervulle (éd.), Paris, Éditions Amsterdam, 2007, p. 18.

culturellement marquées par la présence massive d'esclaves africains et de leurs descendants⁷⁸ », certains territoires du continent latino-américain, où cette présence massive ne se confirmait pas, n'ont pas trouvé leur place. Ces configurations invitent dès lors à recontextualiser les outils et les concepts pour lire ces autres réalités « noires » du continent, et à engager une démarche comparatiste, qui rencontre le paradigme du postcolonial.

Il y a une dizaine d'années, Charles Bonn soulignait combien la conception du comparatisme français limitait souvent sa pratique à la comparaison des textes d'aires linguistiques différentes, excluant la francophonie (supposée monolingue), mais aussi l'apport d'autres disciplines : « Une telle conception suppose des identités closes et fixes, reposant sur une cohérence entre identité et langue [...]. Elle exclut les identités problématiques, migrantes, transnationales et [...] l'apport d'[autres] sciences⁷⁹. » Ces reproches que le critique adresse à la discipline, et que Mads R. Thomsen a aussi formulés⁸⁰, se trouvent aujourd'hui partiellement invalidés par un renouvellement de perspectives⁸¹.

Réunissant plus de 1 500 participants, le XX^e congrès de l'Association internationale de littérature comparée (2013) a en effet vu surgir une nouvelle vitalité dans la discipline, sur le plan géographique et culturel des contributions, mais aussi en termes d'approches. Crystallisées en six volumes⁸², ces perspectives revendiquent aujourd'hui une démarche comparatiste, dans des domaines disciplinaires qui dépassent largement le champ littéraire, et à laquelle nous souscrivons. Non seulement, nous voyons que les études littéraires caribéennes et américanistes ont une vocation au comparatisme, mais aussi que les études postcoloniales se fondent elles-mêmes sur cette approche dialogique.

Prolongeant les interrogations posées par les études culturelles, la critique postcoloniale, institutionnalisée dans le monde anglophone dans les années

78. CUCHE Denys, « Les Amériques noires dans l'anthropologie et la sociologie françaises depuis *Les Amériques noires* de Roger Bastide (1967) », *Bastidiana*, vol. 13-14, 1996, p. 119.

79. BONN Charles, « Comparatisme français et littératures francophones de pays anciennement colonisés : quelle ouverture ? », in Florence PARAVY (dir.), *Littératures africaines et comparatisme*, Metz, université de Lorraine, Centre de recherches Écritures, 2011, p. 13-14.

80. THOMSEN Mads Rosendahl, *Mapping World Literature: International Canonization and Transnational Literatures*, Londres, Continuum, 2008.

81. PARISOT Yolaine et PLUVINET Charline (dir.), *Pour un récit transnational : la fiction au défi de l'histoire immédiate*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015 ; CHAUDET Chloé, CUBEDDU-PROUX Stefania et MOURA Jean-Marc (dir.), *L'Atlantique littéraire au féminin : approches comparatives (XX^e-XXI^e siècles)*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2020 ; RODRÍGUEZ Ileana et MARTÍNEZ G. Josebe (dir.), *Estudios transatlánticos postcoloniales*, t. I-IV, Mexico, Universidad Autónoma Metropolitana, 2010-2016.

82. TOMICHE Anne (dir.), *Le comparatisme comme approche critique*, t. I-VI, Paris, Classiques Garnier, 2017.

1980-1990, a aujourd'hui intégré la sphère académique francophone, où elle contribue à lire les ripostes poétiques à des situations de domination issues de l'ère coloniale. Cette pensée, profondément influencée par les *subaltern studies* indiennes qui induisent une vision de l'histoire dite « par le bas » en redonnant aux marginaux la qualité de sujets de leur propre histoire, est le fait d'un renouvellement critique de la modernité coloniale et de son *continuum*. Bien que le préfixe suggère une périodisation (l'ère *après* la colonisation), il est aussi à lire comme un moment de transition vers un décentrement critique que l'on veut opérer vis-à-vis de ce système, marquant un changement de paradigme sur le plan rhétorique, et sur la mise en regard des savoirs et des pratiques qu'il exige.

Comprendre les romans de notre corpus qui se dessinent, à différents niveaux, comme des contre-imaginaires ou des « contre-discours⁸³ », c'est comprendre les tensions historiques, sociales, voire psychiques qui les sous-tendent. L'approche de l'histoire sociale, qui depuis les années 1970 cherche à « contribuer à une décolonisation de l'historiographie elle-même⁸⁴ », nous aidera dans ce sens à restituer les voix féminines que les récits exhument. Ces « vies minuscules » (Carlo Ginzburg), ayant réellement existé et gisant dans les traces des archives, nous les liron à leur tour au prisme de la microhistoire, dont on sait combien elle a été associée aux études de genre, en raison de la marginalisation des sujets féminins dans la construction de grands récits nationaux⁸⁵. Les études du trauma, en plein essor depuis les années 1990, lorsque la critique anglophone a opéré un glissement théorique de la psychanalyse pour l'appliquer à des blessures collectives, nous fourniront par ailleurs des outils pertinents pour lire les différentes représentations du traumatisme de l'esclavage, central et consubstantiel dans les romans étudiés. La philosophie « antisystème » de Michel Foucault ayant permis à des auteurs postcoloniaux (E. Saïd, V.-Y. Mudimbe, A. Mbembe) de repenser les rapports entre savoir et pouvoir, non sans qu'eux-mêmes imposent à leur tour une inflexion majeure à la pensée du philosophe⁸⁶, sera enfin mobilisée pour lire l'indiscipline de nos personnages. Cet exemple d'alliances théoriques soulève la question des savoirs institués et de la manière dont on a cherché à les décoloniser dans différentes régions du monde.

83. MOURALIS Bernard, *Les contre-littératures*, Paris, Presses universitaires de France, 1975.

84. WACHTEL Nathan, *Des archives aux terrains : essais d'anthropologie historique*, Paris, EHESS/Seuil/Gallimard, 2014, p. 13.

85. PERROT Michelle, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

86. MANGEON Anthony, « Le paradoxe de la pensée postcoloniale », *Le Point*, Hors-série – Les maîtres penseurs, n° 16, « Michel Foucault », juin-juillet 2014.

Tournant décolonial et féminismes dissidents

Le sujet de la décolonisation du savoir, qui constitue l'un des fils rouges de cet ouvrage, apparaît sous la plume des penseurs postcoloniaux comme la nécessité de « déconstruire la prose coloniale », les « fabulation[s] sans lesquelles le colonialisme en tant que configuration historique de pouvoir aurait échoué⁸⁷ ». Or, en Amérique latine et au sein des mouvements féministes minoritaires ou du Tiers-monde, cette décolonisation a d'autres tenants. Il ne s'agit pas seulement pour eux de démasquer une rhétorique coloniale, mais d'appliquer une « désobéissance épistémique » vis-à-vis des concepts produits à l'intérieur de ce même système, afin de dire et de lire des réalités ancrées dans des contextes spécifiques d'oppression et de résistance.

« *Aprender a desaprender para re-aprender de otra manera* » (apprendre à désapprendre pour réapprendre autrement) : tel est le principe que l'Argentin Walter Mignolo, l'un des principaux théoriciens des études décoloniales, emprunte à la philosophie de l'Amawtay Wasi (Maison du savoir de l'Équateur structurée autour de la cosmologie andine), pour résumer l'essence de ce courant critique⁸⁸. Le détachement épistémique que ce principe suppose invite en effet à repenser les catégories, telles celle de « race » et de « femme », au cœur de la matrice coloniale. En ce sens, la décolonisation du savoir fait écho aux mouvements féministes dissidents (noir, chicano, asiatique...) qui ne se retrouvent pas dans la « physionomie » du féminisme blanc.

Dans les années 1960-1970, la remise en cause de l'universalisme de certains discours féministes qui ignoraient, voire reproduisaient des formes intersectionnelles d'oppression liées à la classe et à la race des « femmes de couleur », donna lieu à l'émergence de « subalternités dissonantes⁸⁹ ». Parmi elles, le féminisme noir s'est très vite affirmé comme projet politique englobant des réalités et des expériences multiples, dont les militantes font remonter la trace à des formes spécifiques de sexisme appliquées sur les femmes esclaves⁹⁰. Situait dans l'époque esclavagiste la matrice de la synthèse d'oppressions, dont elles étaient la cible, les féministes noires posent ainsi cette période comme un moment fondateur d'une

87. MBEMBE Achille, *Sortir de la grande nuit : essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010, p. 81.

88. MIGNOLO Walter, « Introducción: ¿Cuáles son los temas de género y (des)colonialidad? », in Walter D. MIGNOLO (dir.), *Género y descolonialidad*, Buenos Aires, Ediciones del Signo, 2008, p. 7.

89. SANNA Maria Eleonora et VARIKAS Eleni, « Genre, modernité et "colonialité" du pouvoir : penser ensemble des subalternités dissonantes », *Cahiers du Genre*, n° 50, n° 1, 2011, p. 5-15.

90. HOOKS bell, *Ne suis-je pas une femme? Femmes noires et féminisme*, trad. Olga Potot, Paris, Cambourakis, 2015 (1982), p. 55-102.

violence physique, psychologique et épistémique que notre corpus fait ressortir en posant un regard aigu sur le lien qui lie savoirs sexuels et pouvoirs raciaux. Ainsi, c'est la critique féministe décoloniale latino-américaine, qui voit dans ces violences des fondements du « système moderne-colonial de genre⁹¹ », qui viendra également éclairer nos propos.

En partant de la réflexion d'Aníbal Quijano, pour qui le pouvoir est structuré en relations de domination, d'exploitation et de conflit, dictées par le capitalisme eurocentré né avec la modernité, le féminisme décolonial propose d'élargir le prisme critique de la colonialité, vers ce qu'il conçoit comme étant son angle mort, le genre :

« [L]e cadre de Quijano réduit le genre à l'organisation du sexe, de ses ressources et de ses produits et semble tomber dans une certaine présupposition vis-à-vis de celui qui contrôle son accès et ceux qui constituent des "ressources". Quijano semble admettre que la dispute pour le contrôle du sexe est une dispute entre hommes [...] autour de ressources qui sont pensées comme féminines. [Chez lui] il ne semble pas, non plus, que les femmes luttent pour le contrôle à l'accès sexuel⁹². »

Donnant de nouveaux éclairages sur l'agentivité sexuelle des esclaves qu'il met en scène, notre corpus est ainsi à lire à la lumière de ce prisme critique pour lequel la femme, en tant que sujet disputant des formes de contrôle, a un pouvoir performatif qui passe par son corps, mais aussi par un discours, conçu, suivant la réflexion de Judith Butler, comme « un ensemble de chaînes complexes et convergentes au sein desquelles les "effets" sont des vecteurs de pouvoir⁹³ ». Si les romans que nous étudierons portent ainsi des intuitions ou des éclats de ces nouvelles manières de problématiser les rapports de force, c'est dans un « féminisme de marronnage », qui « offre au féminisme décolonial un ancrage historique dans les luttes de résistance à la traite et à l'esclavage⁹⁴ », qu'ils résonnent avec plus de force.

Phénomène historique désignant l'acte par lequel les esclaves se soustrayaient à la servitude par la fuite, le marronnage est aujourd'hui devenu une métaphore

91. LUGONES María, « Colonialidad y género: hacia un feminismo descolonial », in Walter D. MIGNOLO (dir.), *Género y descolonialidad*, op. cit.

92. *Ibid.*, p. 28. « *El marco de Quijano reduce el género a la organización del sexo, sus recursos y productos y parece caer en cierta presuposición respecto a quién controla el acceso y quienes son constituidos como "recursos". Quijano parece dar por sentado que la disputa por el control del sexo es una disputa entre hombre [...] sobre recursos que son pensados como femeninos. [...] Y no parece, tampoco, que las mujeres disputen ningún control sobre el acceso sexual.* »

93. BUTLER Judith, *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2009 (1993), p. 91.

94. VERGÈS Françoise, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019, p. 37.

pour signifier l'insoumission dans le champ politique, culturel et discursif. C'est avec ce sens figuratif et de « contre-narration de l'événement⁹⁵ », que ce terme apparaîtra au cœur de notre réflexion.

Signe de l'indiscipline portée par la voix et les gestes des personnages, mais aussi par nos autrices qui la cristallisent dans leur poétique métisse, le marronnage trouvera chez nous une nouvelle inflexion mémorielle. Les mémoires possibles portées par les six réécritures fictionnelles de l'esclavage étudiées, nous les lirons en effet comme des « matrices d'histoire⁹⁶ », qui disent leur « à-présent⁹⁷ ».



Cette étude s'organise autour d'une progression qui va d'une synthèse historique de la conquête des Amériques, de la traite négrière et de l'esclavage colonial, dans les deux aires étudiées, vers une analyse, d'une part, généalogique et structurale et, d'autre part, poétique et mémorielle des œuvres.

Après avoir livré quelques acquis historiques sur les événements et les dynamiques à l'origine d'un « nouveau monde », nous nous intéressons au passage de la recherche archivistique sur l'esclavage, investie par les autrices convoquées, à une écriture fictionnelle, alternative au traitement de l'Histoire. En soulevant les tensions qui animent la (ré)écriture de l'histoire dans les champs historique et littéraire, nous dressons, dans un premier temps, une généalogie de ces récits fictionnels d'esclaves, qui considère l'espace anglophone comme épice de cette tradition. Cette étape nous permet ensuite de rapprocher l'esthétique des œuvres d'un *marronnage discursif*, sur le plan formel et de la perspective adoptée.

La cartographie de la violence que nous proposons, mais surtout celle des formes de survie, d'accommodement et de résistance à l'esclavage que nos personnages mettent en place pour contourner, détourner, voire renverser le système, est pour nous l'occasion de prendre la mesure d'un univers esclavagiste qui, dans les spécificités du vécu de la femme esclave et dans leur transmission, fait apparaître un autre visage du colonisé : « vivant, parlant, conscient, agissant, dont l'identité est le résultat d'un triple mouvement d'effraction, de gommage et de réécriture de soi⁹⁸ ».

Si au début des années 1990, Paul Gilroy disait déjà l'urgence de reconstruire « l'histoire primitive de la modernité [...] à partir des points de vue des

95. PARISOT Yolaine, « Force et vertu de la fiction francophone postcoloniale face à l'histoire immédiate », in Papa Samba DIOP et Alain VUILLEMIN (dir.), *Les littératures en langue française. Histoire, Mythe et Création*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 603.

96. RICŒUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 106.

97. BOUJU Emmanuel, *La transcription de l'histoire*, op. cit., p. 13.

98. MBEMBE Achille, *Sortir de la grande nuit...*, op. cit., p. 83.

esclaves⁹⁹ », c'est en infléchissant une approche féminine à cet appel que notre corpus vient insuffler une nouvelle poétique à l'entreprise. Cette poétique est à lire dans la dimension active que lui accorde Paul Ricœur, à savoir dans sa capacité à ouvrir autrement sur l'histoire et le réel ; à bousculer, voire à convertir *nos* imaginaires¹⁰⁰. Le recours à cet adjectif possessif n'est pas anodin et c'est dans sa portée universelle que nous avons pris le parti de le reprendre dans notre titre.

Mémoires de nos mères est en effet une invitation à regarder en face une histoire latente, dont nous serions tous – c'est bien notre thèse – les héritiers. Dans la continuité de la pensée d'Édouard Glissant, pour qui « toutes les humanités sont filles de ce gouffre-là [l'esclavage]¹⁰¹ », il s'agit en effet de donner voix à des récits qui se font l'écho d'un présent toujours assiégé par l'irrésolu et par le *continuum* du passé colonial. Nous remercions chaleureusement Anthony Mangeon de nous avoir suggéré ce titre, mesurant l'esprit du projet porté par cet ouvrage.

C'est enfin le travail de terrain mené dans le cadre de cette recherche qui nous permet ici d'interroger, de manière plus large et transversale, la nécessité de repenser la critique littéraire et sa méthodologie à ce « nouvel âge de l'enquête¹⁰² », où la plume des écrivains semble se partager de plus en plus entre fiction et réalité.

99. GILROY Paul, *L'Atlantique noir*, *op. cit.*, p. 112.

100. RICŒUR Paul, *Lectures 2 : La contrée des philosophes*, Paris, Seuil, 1992.

101. GLISSANT Édouard, in Valérie MARIN LA MESLÉE, « "La créolisation du monde est infinie". Entretien avec Édouard Glissant », *Le Point*, hors-série, n° 22, « La pensée noire, les textes fondamentaux », 2009, p. 114.

102. DEMANZE Laurent, *Un nouvel âge de l'enquête. Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, Éditions Corti, 2019.